Document generated on 06/04/2025 7:33 a.m.

Espace Sculpture

Impressions américaines

Joëlle Morosoli

Volume 4, Number 4, Summer 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/9233ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Morosoli, J. (1988). Impressions américaines. *Espace Sculpture*, *4*(4), 16–17.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

IMPRESSIONS AMÉRICAINES

JOËLLE MOROSOLI

New York et son réseau de galeries d'art, New York et ses institutions muséologiques, New York en quelques jours pour tenter de voir *tous* les courants artistiques, pour se donner l'illusion de comprendre l'art qui se fait aujourd'hui, en Amérique. New York, est-ce vraiment un pélerinage à la Mecque des arts, un retour aux sources? Que ramener d'une si courte et intensive visite des galeries, si ce ne sont des impressions vagues qui néanmoins prennent racine dans une certaine interrogation sur l'art!... non, il faudrait dire plus justement un questionnement sur le marché de l'art. À New York, il nous semble toujours que le marché l'emporte sur l'art.

Parmi ces nombreuses galeries, nous avons sélectionné celles qui s'intéressent à la sculpture afin de voir les diverses approches qu'utilisent les sculpteurs pour conquérir l'espace ainsi que la variété des matériaux qu'ils incorporent à leurs travaux. De ces galeries, quelques-unes tentent de redéfinir le lieu d'exposition en y apportant une dimension moins conventionnelle. D'une galerie à l'autre, les plasticiens nous proposent des mondes étonnants d'onirisme, quelques fois résolument tournés vers l'avenir, parfois enracinés dans l'histoire ou repliés sur des archétypes.

Ainsi, à la galerie **Charles Cowles**, Dale Chihuly nous invite dans un monde de rêve où la transparence se joue de la lumière pour inventer le mystère. Sur les murs et au sol, d'énormes coquillages en verre coulé, moulé brillent de couleurs éclatantes et chamarrées. Encore submergés par ce monde marin, nous sommes projetés, à la galerie **Germans Van Eck**, dans l'ère spatiale où l'holographie, le circuit électronique, les systèmes de contrôle sont de rigueur. Michael Hardesty expose des installations dans lesquelles la projection de diapositives crée l'illusion du volume et le son, produit électroniquement, provoque des mouvements saccadés. L'éclairage a été judicieusement étudié afin de théâtraliser les installations. De ce monde cosmique, nous arrivons dans un jardin peuplé d'êtres fabuleux moitié femme, moitié cheval. Esther A. Grillo nous propose son *Fantasied Garden*, à la galerie **14 Sculptors**. Ce jardin pétrifié dans la terre cuite au fini lustré ou mat, fourmillant de détails ludiques, énigmatiques, ce pays des merveilles éveille en nous de fidèles archétypes, légués par la mythologie. Puis, dans la superbe galerie **OK Harris**, les sculptures monumentales de Boaz Vaadia nous coupent le souffle. Par l'amoncellement de pierres plates grossièrement taillées, Vaadia dresse devant nous des hommes, des femmes et des enfants d'aspect monolithique, au visage dépourvu de traits, masqué par l'anonymat du temps. Ces gigantesques personnages semblent s'extraire du ventre de la terre pour mettre à découvert les couches formées de roches sédimentaires et métamorphiques, et ces strates, empilées les unes sur les autres, racontent une certaine histoire de l'humanité à travers les millénaires.

À fréquenter les galeries et musées new-yorkais, nous percevons mieux une des conséquences de la postmodernité qui est l'interdisciplinarité. La peinture prend de l'espace, la sculpture empiète sur l'architecture et le design. Les arts se chevauchent, se complètent, refusent le ghetto; et, dans le circuit de Soho, s'intercalent des expositions de design. **Design Gallery 91** occupe le rez-de-chaussée et le sous-sol d'un grand édifice où sont exposés des meubles sculptés. Chaque designer approfondit une démarche formelle qui côtoie celle des sculpteurs. Ces meubles qui ont une fonction utilitaire ne semblent pas trahir leur idéal d'oeuvre d'art. Dans une section de la salle: un pied de table semblable à un tronc d'arbre épineux et recouvert d'une vitre transparente. La table existe mais la sculpture qui en est l'essence occupe tout l'espace, accapare l'oeil, gomme l'utilité. Un autre designer expose des meubles de salon, inspirés de l'art africain, faits de bois exotiques et de peaux de léopard. Dans la descente de l'escalier, étroite, sombre, deux tubes ouvragés et colorés d'une longueur de 2 mètres, courent sur le mur et diffusent une lumière appropriée à cet endroit ingrat. Simple, efficace, sculptural, cet éclairage est une parfaite intégration à l'architecture. Plus loin, **Alexander F. Milliken Inc.**, oscillant entre la salle de montre et la galerie, présente les sculptures de Lee Schuette. Ces objets sont des peintures en bois posées sur le sol. Ils sont munis de pentures qui permettent de rabattre un panneau et ainsi transformer l'oeuvre d'art en table. Ce sont des peintures rafraîchissantes par leurs coloris et leurs sujets: palmier sur une île minuscule, pommier en fleurs, cactus en bois polychromé au fini laqué.

Mais cette osmose des disciplines esthétiques, cette fragilité des frontières deviennent plus évidentes dans un lieu comme le **Whitney Museum of American Art**. Richard Artschwager expose des meubles-sculptures, des parois de murs aux portes closes, aux perspectives

tronquées, dans le but de modifier la perception que l'on a d'une pièce.

Il oriente sa recherche vers la manipulation de volumes quotidiens pour dynamiser l'espace, le redéfinir. Et cette problématique s'apparente à celle de Zaha Hadid, étoile montante du design et de l'architecture en Angleterre. Elle crée des salons en forme de tableaux abstraits, des meubles sculptés, des meubles architecture. Elle invente des fausses vitrines qui se transforment en vraie porte, des parois qui changent l'angle d'un mur, des objets où les fonctions se multiplient. Elle intègre dans le quotidien les recherches qui se donnent à voir dans les musées (du genre de celle de Richard Artschwager).

Une initiative de la New York University nous a surpris par l'originalité de son concept d'exposition: **Broadway Windows.** Dans de larges vitrines à l'angle d'une rue, Patrick Dougherty nous propose une installation constituée de branches d'arbres, de brindilles séchées, compactées et grossièrement tissées. Ces oeuvres d'art, exposées à même la rue, peuvent enfin être vues par tous. La galerie *explose* loin des lieux fermés, trop souvent inaccessibles aux passants non initiés. Mais, un amoncellement de branchages dans une vitrine de magasin, est-ce vraiment une exposition d'art?... comme si le lieu devait donner un registre à l'oeuvre. Cette même installation, dans le cadre d'une galerie prestigieuse ou parallèle, d'un musée, ne sera pas regardée du même oeil, comme si le lieu sacralisait l'oeuvre, imposant le silence à toute critique.

Pour clore le parcours: **Art Expo 88**, une manifestation artistique d'envergure par le nombre et l'internationalité des galeries présentes. En entrant, le choc est fatal, devant cette quantité invraisemblable de passages étroits, flanqués de part et d'autre de cubicules dans lesquels s'entassent peintures, sculptures, aquarelles, dessins. C'est un véritable marché aux puces de l'art où se côtoient brocantes, objets rares et oeuvres d'art. Pourtant, toute une série de grands maîtres tels que Degas, Rodin, Kandinsky, Agam, Hartung, supportent l'étendard de la qualité, mais néanmoins, se fondent dans l'anonymat à proximité de peintures de velours parsemées de miroirs! Dans cette foire de l'art, tout se standardise et nous nous demandons jusqu'à quel point l'oeuvre devient art ou non, dépendamment du lieu où elle est exposée. Pour qu'un objet s'identifie comme art, il faut que fonctionne cette étrange alchimie du pouvoir où agents de publicité, critiques et conservateurs se concertent pour nous dire ce qui est art.

...New York, lieu où l'art se fait et se défait, cathédrale où sont consacrés peintres et sculpteurs, où les activistes du milieu créent des courants artistiques, New York demeure une ville magique. Mais à travers toutes ces impressions floues, nous avons l'intuition qu'il se trouve aussi un ailleurs où l'art fait sa recherche.

Boaz Vaadina,
"Le'a & Dina" 1987.
Bluestone,
89" x 41" x 29"